

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

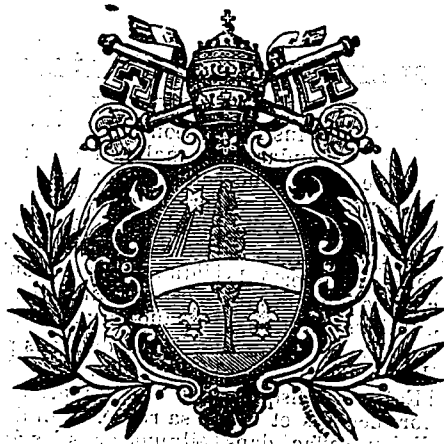
Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

“Aime Dieu et



va ton chemin.”

Bulletin de l'Union-Allet

Vol. IX.

MONTRÉAL, MARS 1882.

No. 5.

SOMMAIRE.

- | | |
|--|--------------------------|
| 1. REVUE MENSUELLE DES INTÉRÊTS CATHOLIQUES. | 6. LES TROIS JARDINS. |
| 2. LA FIÈVRE DES JOUISSANCES. | 7. SOCIÉTÉS SECRÈTES. |
| 3. RETOUR DE ROME. | 8. BATAILLE DU MANS. |
| 4. DÉVOUEMENT DES ZOUAVES PONTIFICAUX DURANT LE CHOLÉRA DE 1867. À ALBANO. | 9. CHRONIQUE RELIGIEUSE. |
| 5. LA TIARE PAPALE. | 10. NOUVELLES DE ROME. |
| | 11. DÉCÈS. |

Revue Mensuelle des Interets Catholiques.

Nous publions dans notre Revue de ce mois le texte de la lettre encyclique de Notre Saint Père le Pape Léon XIII au clergé d'Italie. Quoique cet enseignement s'adresse directement à l'Italie, tous les pays catholiques en tirent de grands avantages; déjà cette lettre a été commentée et louangée par la presse religieuse de toute l'Europe. Léon XIII dénonce avec énergie les trames odieuses des sociétés secrètes; il démasque les formes subtiles que revêt de nos jours la Révolution. Aujourd'hui, mettant de côté les formes hypocrites du protestantisme, les ennemis de l'Eglise attaquent de front la Révolution, en faisant briller aux yeux du peuple déjà ébranlé par l'impie, les progrès de la science. C'est là qu'il faut aller les vaincre. Pour cela Léon XIII conseille au clergé d'étudier spécialement les sciences du jour, et de se tenir au courant du prétendu progrès moderne. La presse catholique, les associations du même genre sont encouragées par l'illustre Pontife qui gouverne l'Eglise avec une si grande sagesse. Il reproche justement à l'Italie de méconnaître ceux qui ont fait sa gloire et auxquels elle doit son existence et sa conservation à travers les âges barbares. Mais l'ingratitude est le propre de la Révolution, puisque son œuvre ne consiste qu'à détruire.

Ce précieux document est appelé à exercer une grande influence sur les doctrines, les mœurs, la presse et le clergé de ce siècle.

LETTRÉ ENCYCLIQUE

DE

N. T. S. P. LE PAPE LEON XIII,

A SES VÉNÉRABLES FRÈRES LES ARCHEVÊQUES ET LES EVÊQUES, ET LES AUTRES ORDINAIRES D'ITALIE.

Vénérables Frères,

Salut et bénédiction apostolique,

Bien que l'autorité et l'étendue du devoir apostolique Nous fassent entourer toute la République chrétienne et chacune de ses provinces de tout l'amour et de toute la vigilance qui est en Notre pouvoir, l'Italie, à l'heure présente, attire particulièrement Nos sollicitudes et Nos pensées. Ces pensées et ces sollicitudes portent plus haut que les choses humaines; car c'est le salut éternel des âmes qui Nous occupe et Nous rend anxieux, intérêt qui s'impose à Notre zèle et le doit tout entier concentrer à proportion que Nous le voyons exposé à de plus grands périls. Ces périls, si jamais ils furent menaçants en Italie, c'est surtout aujourd'hui, alors que la condition même de l'état civil est un fléau pour la religion. Nous en sommes d'autant plus affecté qu'une intime alliance Nous unit à l'Italie, où Dieu a placé la demeure de son Vicaire, le magistère de la vérité et le centre de l'unité catholique. Ailleurs, Nous avons averti les peuples de prendre garde, les individus de comprendre quels devoirs leur incombent en de si funestes circonstances. Néanmoins, les maux s'aggravent, et Nous voulons, Vénérables Frères, les signaler à votre plus diligente attention, afin qu'avant reconnu la pente des choses publiques, vous fortifiez avec plus de vigilance l'esprit des peuples et l'entouriez de tous les secours, de peur que le plus précieux trésor, la foi catholique, ne leur soit arraché.

Une secte pernicieuse, dont les auteurs et les chefs ne cachent ni ne voilent leurs volontés, a pris position depuis longtemps en Italie; après avoir déclaré la guerre à Jésus-

Christ, elle s'efforce de dépoüiller le peuple des institutions chrétiennes. Jusqu'ou déjà sont allées ses audaces. Nous est d'autant moins nécessaire de le dire, Vénéral Frères, que les graves atteintes et les ruines que les mœurs et la religion ont à déplorer s'étalent sous vos yeux.

Au milieu des peuples de l'Italie, toujours si constamment fidèles à la foi de leurs pères, la liberté de l'Eglise est de toute part atteinte : chaque jour, on redouble d'efforts pour effacer des institutions publiques cette forme, cette empreinte chrétienne qui a été toujours et à bon droit le sceau des gloires de l'Italie. Les maisons religieuses supprimées, les biens de l'Eglise confisqués, des unions conjugales formées en dehors des lois et des rites catholiques, le rôle de l'autorité religieuse effacé dans l'éducation de la jeunesse : elle est sans fin et sans mesure, cette cruelle et déplorable guerre déclarée au Siège Apostolique, cette guerre pour laquelle l'Eglise est sous le poids d'inexprimables souffrances, et le Pontife Romain se trouve réduit aux plus extrêmes angoisses. Car, dépoüillé du principat civil, il lui a fallu tomber à la merci d'un autre pouvoir.

Mais Rome, citée la plus auguste des cités chrétiennes, est une place ouverte à tous les ennemis de l'Eglise ; de profanes nouveautés la souillent : çà et là, des temples et des écoles y sont consacrés à l'hérésie. On dit même qu'elle va recevoir, cette année, les députés et les chefs de la secte la plus acharnée contre le Catholicisme, qui se sont donné rendez-vous pour une solennelle assemblée. Les raisons qui ont déterminé le choix de ce théâtre ne sont point un mystère : ils veulent, par cette outrageante provocation, assouvir la haine qu'ils nourrissent contre l'Eglise et approcher au plus près leurs torches incendiaires du Pontificat romain, en l'attaquant dans son siège même.

L'Eglise, sans aucun doute, enfin victorieuse, déjouera les menées impies des hommes ; il est pourtant acquis et d'expérience que leurs complots ne tendent à rien moins qu'à renverser tout le corps de l'Eglise, avec son chef, et, s'il était possible, éteindre la Religion.

Rêver de tels projets, pour de prétendus amis de l'honneur italien, paraît chose incroyable ; car la ruine de la foi catholique tarirait pour l'Italie la source des biens les plus précieux. Si, en effet, la Religion chrétienne a créé pour tous les peuples les meilleures garanties de la prospérité, la sainteté des droits et la tutelle de la justice ; si, par son influence, elle a partout dompté les passions aveugles et téméraires, elle, la compagne et la protectrice de toute honnêteté, de toute noblesse, de toute grandeur ; si partout elle a rappelé à une paix durable et à la parfaite harmonie toutes les classes et les divers membres de la société, l'Italie a reçu de ces bienfaits une plus riche part que toute autre nation. C'est, en vérité, la honte d'un trop grand nombre d'oser dénoncer l'Eglise comme nuisible au salut et à la prospérité de la chose publique, et de regarder le Pontificat romain comme l'ennemi de la grandeur du nom italien. Mais les monuments du passé ont facilement raison de semblables querelles et d'aussi absurdes calomnies. C'est à l'Eglise et aux Pontifes romains que l'Italie doit surtout d'avoir propagé sa gloire chez tous les peuples, de n'avoir point succombé aux agressions répétées des Barbares, d'avoir opposé des armes victorieuses à l'invasion des Turcs, d'avoir conservé longtemps en bien des choses une mesure légitime de juste liberté, d'avoir enrichi ses cités de nombreux et immortels monuments de la science et des arts. Ce n'est certes pas la dernière gloire des Pontifes romains d'avoir conservé unies dans une commune foi les provinces de l'Italie, différentes de mœurs et de génie, et de les avoir délivrées des plus funestes discordes. Plusieurs fois, dans des temps troublés et calamiteux, la chose publique allait courir les derniers risques, si le Pontificat romain ne l'eût préservée par sa puissance salutaire.

Son influence ne sera pas moins utile dans l'avenir si la malice des hommes ne vient en intercepter la vertu ou en étouffer la liberté. Cette force bienfaisante, qui est propre aux institutions catholiques, parce qu'elle en découle comme naturellement, est immuable et perpétuelle. De même que pour le salut des âmes, la religion catholique embrasse toutes les contrées sans limite de temps et d'espace, ainsi partout et toujours elle se présente et se répand au profit de la cause civile.

A tant de biens perdus succèdent des maux suprêmes ; car les ennemis de la sagesse chrétienne, quelles que soient leurs prétentions contraires, conduisent la société à sa ruine. Rien de plus efficace que leurs doctrines pour allumer dans les âmes des flammes violentes et attiser les passions les plus pernicieuses. Dans le domaine de la science, ils répudient les célestes lumières de la foi ; or, ce flambeau éteint, l'esprit humain est d'ordinaire entraîné dans l'erreur, ne voit plus le vrai et vient aisément sombrer dans les bas-fonds d'un abject et honteux matérialisme.

En manière de mœurs, ils rejettent dédaigneusement l'éternelle et immuable raison et méprisent Dieu, souverain législateur et suprême vengeur ; or, ces fondements arrachés, il ne reste plus aux lois de sanction suffisante ; la règle de la vie ne relève que de la volonté et de l'arbitre de l'homme. Dans la société, la liberté sans mesure, qu'ils prônent et poursuivent, engendre la licence, et la licence se fait suivre de près par le renversement de l'ordre le plus funeste fléau de la chose publique. De fait, on n'a pas vu de société plus hideuse et plus misérable que celle où de pareils hommes et de pareilles doctrines ont pu prévaloir un moment. Si de récents exemples n'en faisaient foi, on se refuserait à croire que des hommes, dans l'empressement d'une audace furieuse et criminelle, aient pu se précipiter dans de pareils excès et, en retenant comme par dérision le nom de liberté, se livrer à des saturnales de meurtres et d'incendies.

Si l'Italie n'a point encore éprouvé de pareilles terreurs, Nous le devons attribuer à une singulière protection de Dieu, mais reconnaître ensuite pour expliquer cette préservation que les peuples de l'Italie, fidèles pour l'immense majorité à la Religion catholique, n'ont pas pu être dominés par le vice des doctrines honteuses que nous avons dénoncées. Que si les remparts élevés par la Religion viennent à crouler, l'Italie tombera, elle aussi, dans ces mêmes abîmes dont les plus grandes et les plus florissantes nations ont été quelquefois victimes. Les mêmes doctrines doivent entraîner les mêmes conséquences, et puisque les germes sont infectés du même poison, il ne se peut qu'ils ne produisent les mêmes fruits.

Bien plus, l'Italie paierait peut-être plus cher son apostasie, parce que chez elle l'ingratitude mettrait le comble à la perfidie et à l'impiété. Ce n'est pas par hasard, ou par un caprice de la volonté humaine, qu'il a été, dès l'origine, donné à l'Italie d'être associée au salut conquis par Jésus-Christ, de posséder dans son sein la chaire de Pierre et de jouir, pendant un long cours de siècles, des bienfaits incomparables et divins dont la Religion catholique est la source naturelle. Elle devrait donc grandement redouter pour elle-même ce que l'apôtre Paul annonçait avec menace à des peuples ingrats :

« La terre, qui, abreuvée des fréquentes eaux du ciel, donne des fruits utiles à ceux qui la cultivent, reçoit la bénédiction de Dieu ; celle, au contraire, qui ne porte que des ronces et des épines, celle là est réprouvée, voisine de la malédiction qui se consume dans le feu. »

Que Dieu écarte un si épouvantable malheur ! Que tous donnent une attention sérieuse aux périls qui en partie nous menacent du côté de ceux qui, servant des projets sectaires et non pas l'intérêt public, ont voté à l'Eglise une guerre à mort.

Malheureux ! s'ils étaient sages, s'ils portaient à leur

patrie un véritable amour, loin de tenir l'Eglise en défiance et de s'efforcer, sous l'empire d'injurieux soupçons de lui ravir sa liberté nécessaire, mieux inspirés ils s'emploieraient de tout leur pouvoir à la défendre, à la protéger et pourvoiraient d'abord à remettre le Pontife Romain en possession de ses droits.

En effet, plus la lutte engagée contre le Siège Apostolique nuit à l'Eglise, plus elle est funeste à la cause de l'Italie.

Nous en avons ailleurs ouvert notre pensée :

Dites que la chose publique en Italie ne saura prospérer, ni prendre une consistance assurée et tranquille, si l'on ne pourvoit à la dignité du Pontife Suprême, ainsi que tous les droits le réclament.

Aussi bien, comme Nous n'avons rien plus à cœur que le salut des intérêts chrétiens, et tout ému que Nous sommes du péril où se trouvent, à l'heure présente, les peuples d'Italie, Nous vous exhortons, Vénérables Frères, plus ardemment que jamais, à unir aux Nôtres vos soins et votre amour pour trouver le remède à tant de maux.

Et, d'abord, efforcez vous de faire comprendre à vos peuples de quel prix est pour eux la foi catholique et combien chèrement il la faut défendre. Mais, comme les ennemis et les assaillants du nom catholique usent de mille pratiques et de mille feintes pour séduire plus aisément ceux qui ne sont pas sur leurs gardes, il importe souverainement de démasquer, de traduire au grand jour leurs secrets conseils, afin qu'après avoir ouvert les yeux sur leurs desseins, les catholiques sentent se réveiller l'ardeur de leurs âmes et se décident à défendre ouvertement et intrépidement l'Eglise, le Pontife Romain, c'est-à-dire leur salut.

Jusqu'à présent, soit par inexpérience du nouvel état de choses, soit faute de s'être suffisamment rendu compte de l'étendue du péril, le courage de plusieurs, dont on pouvait beaucoup attendre, n'a pas paru se déployer avec toute l'activité et toute la vigueur que demandait une si grande cause à soutenir.

Mais, maintenant que Nous avons appris par expérience en quels temps Nous sommes, rien ne serait plus funeste que de supporter avec une lâche inertie la malice des méchants, qui jamais ne se lasse, et de leur laisser le champ libre pour persécuter l'Eglise jusqu'à pleine satisfaction de leur haine.

Plus prudents que les fils de la lumière, ils ont déjà beaucoup osé ; inférieure en nombre, plus puissants par la ruse et la richesse, ils ont eu vite fait d'allumer au milieu de nous un vaste incendie de malheurs. Que tous les amis du nom de catholique comprennent donc enfin qu'il est temps d'oser quelques efforts et de s'arracher à tout prix à une languissante insouciance, car on n'est pas plus promptement opprimé qu'en dormant dans une lâche sécurité. Qu'ils voient comment le noble courage de leurs ancêtres n'a connu aucune crainte ni aucun repos ; comment par leurs infatigables travaux et aux prix de leur sang la Foi catholique a grandi dans le monde.

Mais vous, Vénérables Frères, réveillez les endormis, stimulez les hésitants ; par vos exemples et votre autorité, formez-les tous à remplir avec constance et courage les devoirs qui sont l'action de la vie chrétienne.—Pour entretenir et développer ce courage ressuscité, il faut pourvoir à faire fleurir, croître en nombre, en harmonie et en fécondité les associations, dont la fin principale doit être de conserver et d'exciter le zèle de la Foi chrétienne et des autres vertus. Telles sont les associations de jeunes gens, d'ouvriers ; tels les comités organisés par les catholiques avec réunions périodiques ; telles les institutions destinées à soulager l'indigence, à protéger la sanctification des jours de fête, à instruire les enfants du peuple, et plusieurs autres du même genre.—Et comme il est d'intérêt suprême, pour la question chrétienne, que

le Pontife Romain soit et paraisse bien, dans le gouvernement de l'église, libre de tout péril, de toute vexation, de toute entrave, il faut, pour procurer ce résultat, employer l'action, les pétitions, mettre tout en œuvre, autant que possible, dans les limites de la loi, et de se donner nul repos qu'on ne Nous ait rendu en réalité et point en apparence cette liberté à laquelle non seulement le bien de l'Eglise, mais la prospérité de l'Italie et la paix des nations chrétiennes se rattachent par des liens nécessaires.

(A continuer)

LA FIEVRE DES JOUISSANCES

ET L'ESPRIT DE SACRIFICE.

L'édifice de la félicité humaine a pour base le renoncement chrétien et pour clef de voûte, le sacrifice.

Par le sacrifice et par le renoncement, l'homme dompte la misère, triomphe de la pauvreté, possède l'aisance, acquiert la richesse et adoucit, autant que possible, sa vie passagère et mortelle.

Cependant, par un aveuglement déplorable, la loi du renoncement et du sacrifice est méconnue. Le principe sensualiste prévaut partout et, plus particulièrement, dans l'ordre économique social.

On veut jouir, jouir à tout prix. On convoite la jouissance avec toutes les ardeurs sensuelles de la nature déçue.

La jouissance se trouve dans la satisfaction d'un besoin. Augmenter la somme des besoins, c'est du coup multiplier d'autant les plaisirs. Pour satisfaire tous les besoins, il suffit de développer indéfiniment la production. D'où la fameuse doctrine du développement indéfini des besoins.

Cette doctrine a plus d'un écueil.

L'industriel qui produit des objets utiles rend un double service : d'abord à l'ouvrier qu'il emploie et qui gagne ainsi son pain ; puis à la société qu'il met en possession d'un produit ayant sa valeur réelle.

Au contraire, celui qui emploie son or à produire des choses qui n'ont aucune utilité réelle ne rend service qu'à l'artisan de ces choses. Ici, la société perd au lieu de gagner, puisque le travail de cet artisan n'a rien produit d'utile, rien qui réponde à un besoin réel, rien qui ait une valeur réelle.

Certainement, le luxe a ses charmes et ses attraits. Quel aspect enchanteur les prairies et les champs n'offriraient-ils pas si la main du paysan jetait indifféremment dans les sillons le germe qui contient le froment et la graine qui donne la fleur !

La vue de ces campagnes verdoyantes, tout émaillées de fleurs, ne ferait-elle pas rêver au progrès ? Mais dans ces fleurs empiétant sur le grain, il n'y aurait que le progrès de la disette, de la famine et de toutes les misères que de pareils fleaux traînent à leur suite.

Eh bien ! telles sont pourtant les funestes et ruineuses conséquences de la doctrine du développement indéfini des besoins.

Sous son inspiration, on s'est mis à jeter au milieu des villes, des villages et des campagnes, avec les produits utiles, une foule de produits sans utilité réelle. Comme s'il n'aurait pas fallu se demander d'abord, si tous avaient le pain suffisant, le logement sain, l'habillement décent, l'instruction et l'éducation essentielles !

Que font les étalages brillants, les palais dorés et les demeures somptueuses, les riches parures, les notions d'astronomie et de dessin à ceux qui manquent de pain, qui vivent dans des taudis, qui portent des haillons, qui ignorent Dieu, qui ne savent ni d'où ils viennent, ni où ils vont, et qui n'ont pas les connaissances pratiques de l'état de vie qui leur conviendrait ?

Sans doute, les arts d'agrément, les beaux-arts, ont leur

raison d'être, que nul ne songe à contester. Si ces arts doivent toujours avancer dans la voie du perfectionnement, ils doivent limiter leur développement. Autrement, ils courent le grave danger de nuire aux industries et aux arts utiles, tout en se paralysant eux-mêmes.

Certes, le ciseau et le pinceau étaient en honneur quand s'élevèrent majestueusement dans les airs ces grands édifices et ces belles cathédrales avec leurs impérissables chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture ! Ces sublimes créations de l'artiste, après avoir triomphé de l'action du temps, commandent encore aujourd'hui le respect et l'admiration au siècle de la vapeur, de l'électricité et du téléphone.

Mais ces siècles amis des beaux-arts avaient le culte de l'utile et l'horreur du luxe. Alors chacun avait du pain et le paupérisme n'existait pas.

La production indéfinie réclame des ouvriers inutiles, et les ouvriers inutiles nuisent aux ouvriers utiles.

Développer indéfiniment la production, ce n'est pas toujours augmenter le capital. C'est quelquefois le diminuer, le déprécier dans une proportion inquiétante.

Le capital n'est rien sans la valeur. La valeur dépend de l'utilité, comme l'utilité elle-même dépend du besoin.

Les besoins réels engendrent les valeurs et les capitaux réels ; de même que les besoins factices engendrent les valeurs et les capitaux factices. Les capitaux et les valeurs factices déterminent les faillites et les banqueroutes, lesquelles, à leur tour, évoquent les grandes crises agricoles, industrielles, commerciales, financières ; et les commotions, les révolutions sociales.

Tout excès de jouissance tue quelqu'un. Tout abus de production ruine quelque chose.

La doctrine de la jouissance scinde la société en deux classes ennemies, irréconciliables : En haut, ceux qui veulent et peuvent jouir ; en bas, ceux qui veulent, mais ne peuvent pas jouir. En haut, l'aisance, la fortune ; en bas, la gêne, la pauvreté. En haut, comme l'a si bien dit un grand écrivain contemporain, les *repus* ; en bas, les *affamés*. Et cependant, en bas comme en haut, d'ardentes convoitises, un besoin impérieux de se repaître et un oubli profond du renoncement et du sacrifice.

Où l'un cela finira mal l'autre, le monde assistera à un triste et navrant spectacle : il verra les *affamés dévorer les repus*. Et les sociétés qui participeront à cette orgie de cannibales, en mourront.

Tels sont, à l'heure présente, les périls et les menaces de la doctrine du développement indéfini des besoins.

Ramener les sociétés à la doctrine du renoncement et du sacrifice, est la seule chance de salut qui reste au dix-neuvième siècle, s'il ne veut pas laisser après lui d'irréparables ruines.

Que cette doctrine, que notre grand et illustre Pontife Léon XIII vient de glorifier dans Saint De Rossi et Saint Labre, se répande et l'emporte partout, et nous assisterons à une régénération, à une résurrection sociale !

(Journal de Rome.)

BETOUR DE ROME

Le Bureau de Régie se réunissait, le 7 de ce mois, pour souhaiter la bienvenue à l'aumônier de l'Union Allet, M. Edm. Moreau, curé de St. Barthélemy. M. Moreau revient de Rome, où il a passé plus de trois mois. Malgré les fatigues du voyage il est plein de santé. On peut s'imaginer les questions pressées de tous les membres du Bureau, sur le St. Père, le Général Kanzler, l'aspect de la ville après douze ans du nouveau régime, le père Charles, etc. M. l'aumônier a rapporté divers souvenirs de Rome offerts aux Zouaves par Mademoiselle Winter, une ancienne bienfaitrice du Régiment. Ceux qui on passé quelques jours à l'hôpital du Saint-Esprit doivent se rap-

peler deux saintes femmes qui s'y présentaient souvent leurs petits paniers remplis de mille friandises, qu'elles distribuaient aux malades avec une sollicitude toute maternelle : c'étaient Madame Stone et Mademoiselle Winter.

Cette dernière, que M. Moreau a rencontrée à Rome, l'a chargé, pour les Zouaves du Canada, de divers objets tels que photographies de Pie IX, vues de la Crypte érigée à la mémoire de ce pontife à St. Laurent-hors-les-murs, etc.

Le Bureau est très sensible à cette marque de sympathie constante de la part de Mademoiselle Winter et lui en exprime par l'organe du "Bulletin" sa plus vive gratitude.

M. Moreau a donné à sa paroisse la "Bénédition Apostolique" dimanche dernier, jour de la Saint Joseph. Plusieurs membres du Bureau de Régie se sont rendus à Saint Barthélemy pour la circonstance.

Devouement des zouaves pontificaux durant le cholera de 1867, à Albano.

Au mois d'août, 1867, le choléra, qui depuis quelque temps régnait dans la Sicile et le pays de Naples, s'abattit sur les États pontificaux avec une violence extrême. Son action, favorisée par une chaleur s'élevant jusqu'à 35 degrés à l'ombre, fut meurtrière et foudroyante. Le clergé et l'armée se montrèrent admirables de dévouement et de courage pour soigner les malades et pour ensevelir les morts.

Ce fut à Albano que les cas furent les plus nombreux et les plus foudroyants. Dans cette petite ville de 6000 habitants, le choléra apparut le 6 Août et le 7, en 4 heures de temps, 94 malades succombaient.

Le soir de ce jour de deuil, arrivait à la nuit tombante un détachement de 42 zouaves de la 6ème compagnie du 1er bataillon, commandés par le jeune sergent Sério (Napolitain) : Un spectacle affreux s'offrait à leurs yeux. 20 cadavres nus et déjà en putréfaction gisaient abandonnés sur la place publique, personne ne voulant leur donner la sépulture. La terreur et la mort planaient sur la cité désolée ; dès qu'une victime nouvelle était atteinte, tous la fuyaient, même ses propres proches, tant l'épouvante était grande. Les autorités municipales avaient disparu ; le clergé seul demeurait à son poste. Ce fut une nuit affreuse. Le matin du 8, le lieutenant de Résimont (de Verviers), qui commandait la compagnie par intérim, arriva de Velletri où il avait été détaché avec le reste de sa compagnie. Il fit appel au dévouement de ses soldats, qui tous se présentèrent volontairement et il organisa des secours.

Personne n'osait toucher aux cadavres, de Résimont et son sergent-major Morin en prirent un, et le portèrent au cimetière. Ce fut assez : cet exemple électrisa tous les hommes du détachement, et ces héros chrétiens se transformèrent en fossoyeurs, bravant une mort cent fois plus effrayante que celle des champs de bataille, car elle n'a pour en pallier l'horreur, ni l'entraînement de la lutte, ni l'espérance de la gloire. Leur nuit entière fut consacrée à cette pieuse et horrible mission. Après avoir enterré les cadavres abandonnés sur la voie publique, ils cherchèrent et ensevelirent tous ceux restés dans les maisons.

Ce n'était point assez d'ensevelir les cadavres ; il fallait jour et nuit disputer à la mort tant de victimes délaissées par les leurs, il fallait soigner ces malheureux, dont le contact dégoûtant était mortel, et prodiguer aux mourants les consolations suprêmes. Les zouaves s'étaient faits fossoyeurs : ils devinrent infirmiers. Six d'entre eux furent atteints par le fléau et trois succombèrent.

En ce moment, le cardinal prince Altieri, évêque d'Albano, arriva de Rome pour secourir ses ouailles et

mourir avec elles. Le prélat était souffrant, et tout le monde à Rome l'avait supplié de ne point courir au-devant d'une mort presque certaine dans l'état de sa santé; mais il n'avait voulu écouter que son devoir. Lui aussi passa au chevet des malades des jours et des nuits, consolant, confessant, bénissant les mourants, et respirant la mort. Cette horrible crise dura quatre jours, enlevant des centaines de victimes: La Reine-Mère de Naples, le prince de Collagirone, son plus jeune fils, succombèrent, ainsi que beaucoup de personnes de la plus haute aristocratie romaine. Une des dernières victimes fut le saint évêque d'Albano. Cinq de ses prêtres avaient déjà succombé; mais on eût dit que sa volonté l'avait soutenu tant que le péril était extrême. Le 11, à 10 heures du soir, il sentit les premières atteintes du mal impitoyable; il fit appeler M. de Résimont et deux de ses compagnons, les remercia de leur dévouement admirable et les bénit; puis il mourut, à minuit, offrant à Dieu sa vie pour le rachat de son troupeau. Cette prière suprême fut exaucée, car dès le lendemain, l'épidémie diminua d'intensité.

Le peuple d'Albano défila les chevaux du char funèbre qui conduisait à sa dernière demeure le saint et sublime prélat, et l'y traîna de ses mains.

Quant aux zouaves, les principaux: le lieutenant de Résimont, le sous-lieutenant de Gastebois, le sergent-major Morin et les sergents Serio, de Limirac, Franguinet, de Pimodan, Radioleau regurent des croix des mains du général Ranzler, au nom du Saint-Père et du roi de Naples, les autres furent médaillés.

N'est-il pas consolant, dans notre siècle de sensualisme et d'égoïsme, de voir d'aussi sublimes tableaux de zèle et de dévouement chrétiens.

La Tiare Papale.

La tiare que porte le pape est, comme la couronne des souverains, somptueusement ornée de pierres précieuses, et rehaussée d'un beau diamant.

Voici la description que nous en avons trouvée dans le *Journal des Débats*.

Sa coupole est formée de huit rubis, de vingt-quatre perles et d'une émeraude. La croix se compose de douze brillants. Les queues sont en rubis et en perles. Deux cordons d'or la maintiennent sur la tête du pape, qui ne la porte du reste presque jamais.

Le diamant principal de la tiare-papale a une origine des plus curieuses. Le récit des péripéties de ce précieux objet est fort intéressant; on le verra par ce qui suit.

Il faut remonter jusqu'au règne de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. On sait que ce prince aimait à faire étalage de ses richesses, et nul ne possédait, au milieu du xve siècle, autant de valeurs que lui. Il avait l'habitude, quand il allait en guerre, de se faire accompagner de ses services d'argent, d'or, de pierreries et de diamants. Ayant été vaincu par les Suisses à la terrible bataille de Grandson, il s'enfuit, abandonnant ses trésors sur le champ de batailles et parmi ces trésors trois diamants admirables.

Le premier de ces diamants fut découvert par un soldat sous un chariot; c'était le plus gros et le plus estimé. Il avait orné la couronne du Grand-Mogol et avait été acheté au monarque oriental par le duc de Bourgogne.

Le soldat qui avait découvert le diamant jeta d'abord sa trouvaille dans les champs croyant que ce n'était qu'un morceau de verre plus ou moins poli. Notre homme se ravisa pourtant, ramassa ce qu'il croyait n'être qu'un débris de cristal et le vendit à un pauvre curé pour un écu. Le curé, qui probablement ne connaissait pas mieux que le soldat la valeur de cet objet, le revendit pour trois écus à un Bernois.

Ce dernier, plus éclairé, en tira 5.000 ducats. Revendu 7.000, acheté 14.000 par le duc de Milan, Ludovic La Mo-

re, ce bijou finit par être acquis par le pape Jules II moyennant 20.000 ducats (xvi siècle).

C'est le diamant qui orne aujourd'hui la tiare pontificale. Sa grosseur égale à peu près celle d'une petite noix. Pour être complet, nous devons raconter le sort des deux autres diamants abandonnés par Charles le Téméraire sur le champ de bataille de Grandson.

L'un, après être passé de main en main et avoir subi les estimations les plus humiliantes, fut acquis à la couronne d'Autriche, dont il est encore aujourd'hui un des plus beaux ornements. Sa valeur est d'environ 3 millions de francs.

Le troisième n'est autre que le *Sancy*, le fameux diamant qui a appartenu à la couronne de France.

Les trois Jardins.

Il y a trois jardins célèbres dans les annales de l'ancien et du nouveau Testament; L'Eden, ou paradis terrestre, le jardin des Oliviers et celui du Sépulcre. Pourquoi le choix d'un jardin plutôt que de tout autre théâtre pour le triple drame de bonheur, d'épreuve et de triomphe qui y a tour à tour déroulé ses scènes riantes, douloureuses et splendides? C'est ce que nous voulons rechercher comme sujet de méditation pendant ce temps, à la veille des fêtes de Pâques, et comme préparation au mois de mai, celui des fleurs, celui de Marie, la rose mystique. Car dans ces trois jardins, Marie ne peut être séparée un seul instant de la personne de Jésus non plus que le souvenir d'Eve de celui d'Adam. En effet, Marie est la nouvelle Eve, comme Jésus est le nouvel Adam.

L'exil de l'Eden nous représente Jésus descendant de la gloire céleste pour se dévouer par la pénitence la plus méritoire au salut des hommes, ses frères et les enfants de son Père céleste. Mais, comme l'homme tente toujours de rentrer dans ce jardin de délices, image du Paradis, sans rival, Jésus lui aussi à la veille de subir des supplices terribles pour le salut des hommes, voulût entrer dans le jardin des Oliviers et puiser à la source de la paix éternelle, dont l'olivier est le symbole, cette paix que le monde ne saurait donner et qui est le plus bel héritage des enfants de Dieu. Mais, la paix ne se gagne qu'au prix des combats; la guerre en est le principe et la condition. C'est pourquoi Jésus doit souffrir les plus horribles tourments; Dieu, il décuplera la somme de souffrances qu'il assume sur sa tête innocente et sacrée.

Enfin, l'épreuve est consommée, la coupe des ignominies a versé sa dernière goutte, Jésus a payé à la mort notre rançon à tous; descendu de la croix, son corps meurtri et qui n'est plus qu'une plaie est mis dans le sépulcre de pierre que lui offrent l'hospitalité et le calme d'un jardin. Alors cette humanité transfigurée, qui jadis fut inaugurée à l'ombre des grands arbres et qui s'est préparée à la rédemption sous les antiques oliviers de Gethsémani, trouve son repos dans le jardin funèbre et c'est là qu'un matin à jamais célèbre, elle sort triomphante, transfigurée, divine et apparaissant à une pécheresse illustre désormais, l'appelle pour constater son amour pour les hommes rachetés, au prix inestimable du sang d'un Dieu.

Voilà Adam; mais Eve, où donc était-elle pendant ce temps là et à ces trois époques? Dans l'Eden; elle entraînait Adam au péché; mais en la condamnant à enfanter dans la douleur, Dieu lui prédisait une femme de sa race, dont le talon victorieux écraserait la tête du serpent. Et O voilà Marie, la nouvelle Eve dans l'Eden. Puis, quand Jésus, le nouvel Adam, se prépare dans un jardin à ses souffrances pour notre salut, c'est encore la pensée de la nouvelle Eve qui le suit au seuil de Gethsémani; il voit sans doute le nombre immense des pécheurs qui retomberont dans leurs iniquités, mais il leur donne déjà Marie

pour les relever de leurs chutes et leur servir de refuge et de port assuré.

Enfin, au jardin du Sépulcre, la nouvelle Eve se cache en quelque sorte, derrière cette autre Marie, à qui le repentir et l'amour ont refait une virginité, si bien que désormais inséparables dans le souvenir comme par leur nom de Marie, la gloire promise à l'une rejaillit sur l'autre, et que toutes deux proclamées *bienheureuses* par les nations, dans la suite des âges, sont assurées par la bouche du nouvel Adam d'une immortalité qui n'a pas sa pareille, à aucune époque du monde, depuis son origine jusqu'à la fin des temps.

Dans ces trois jardins, saluons donc, vénérons et aimons Marie; partageons l'allégresse de la nouvelle Eve, comme nous avons partagé la tristesse de l'ancienne Eve; la similitude que l'Église établit entre ces deux femmes, toutes deux mères, nous dit assez de quel tendre amour et de quelle inalterable reconnaissance nous devons entourer Celle que le divin Raphaël a si bien représentée tous les traits et le type de *la belle Jurdinière*.

SOCIÉTÉS SECRÈTES.

(Suite.)

En 1590, Jean-Baptiste Porta fonda à Naples l'*Académie des Secrets* ou des *Secreti*. On y cultivait les sciences occultes et les arts illicites. De cette société sortirent les alchimistes, qui se livrèrent aux plus grands travaux et aux recherches les plus obstinées pour trouver la pierre philosophale. Cette pierre était une substance mystérieuse qui devait transformer en or les métaux les plus communs, guérir de toutes les maladies, rajeunir le corps et prolonger la vie! On représente les alchimistes comme travaillant nuit et jour dans des lieux retirés, craint de tout le monde qui les croyait en relation avec le démon et possesseur de pouvoirs surnaturels. Le peuple les fuyait à l'égal des sorciers, mais ils trouvaient un refuge, quelquefois une grande protection, dont ils abusaient souvent, chez les seigneurs crédules et ambitieux de posséder cette fameuse pierre qui devait fabriquer l'or!

Le pape, Paul III, condamna et supprima l'académie des *Secreti*, et l'Inquisition fit une terrible guerre aux alchimistes.

En 1690, Augustin Gabrino fonda l'ordre des chevaliers de l'Apocalypse pour amener la fin du monde, il fut arrêté avec ses chevaliers au nombre de 80 qu'il fallut emprisonner.

Il se forma en Canada, vers 1786, l'ordre secret de la Patte de lièvre, dont les membres avaient pour mission d'aider l'insurrection des Etats-Unis. Dix ans auparavant une autre société d'hommes et de femmes travaillait au même but sous le nom de société ou ordre des Amazones.

Il y a eu un grand nombre d'autres sociétés secrètes fondées dans des buts illicites, infâmes ou ridicules, mais je les passe sous silence pour arriver plus vite à la plus célèbre de toutes, la *Franc-maçonnerie* d'où sont sortis la secte des Illuminés, le Carbonariste, l'Internationale, le Compagnonnage, le Nihilisme, etc., etc.

Il y a deux histoires de la franc-maçonnerie: l'une factice, c'est celle qu'enseigne les Vénérables de l'Ordre aux initiés; l'autre basée sur des documents et des auteurs sérieux.

La première a été écrite par les savants de l'ordre dans le but de glorifier la maçonnerie. Elle repose sur des fictions ridicules et n'est propre qu'à satisfaire des prétentions orgueilleuses pour en donner une idée nous allons en faire un court résumé:

Ces savants ne s'accordent pas sur l'origine. D'après les uns, la franc-maçonnerie remonterait à Noé. "Aussitôt après le déluge, ce patriarche voyant ses nombreux enfants prêts à se disperser, veut leur donner un lien en rétablis-

sant l'ordre des francs-maçons. Tout le monde est convoqué pour un sacrifice qui doit avoir lieu le lendemain aux points du jour. Noé tombe en extase au moment de rétablir la franc-maçonnerie; l'avenir des frères lui apparaît; (hélas, s'il en eu été ainsi, quelle suite de crime se seraient montrés à lui) il fait choix de ceux qu'il veut initier et il leur annonce qu'il va perpétuer un ordre dont il est le seul reste. Cet ordre, dit-il, fut fondé par Pubalcain. Après que Noé a raconté que Pubalcain et ses trois amis établirent, pour se reconnaître, les signes et les mots de passe, il ajoute que l'ordre s'est perpétué un certain temps; mais que tombé en oubli, il n'avait plus que lui pour adepte, au moment du déluge; qu'il l'a sauvé dans l'arche et qu'il le réconstitue. Comme Noé était embarrassé pour le costume, il fait descendre des cieux l'ange des maçons, apportant un coffre où Noé trouve des tabliers, des grands cordons, des étoiles, des compas, des truelles, des équerres.

"Alors, Noé installe Sem grand-maître des francs-maçons en Asie; Cham grand-maître pour l'Afrique; et Japhet est proclamé grand maître en Europe. Enfin Noé recommande aux frères le langage des signes qu'il leur sera nécessaire à la confusion des langues; il annonce Lycurgue, qui sera un franc-maçon distingué, et fera de sa république une vaste loge; il prophétise le grand éclat de l'ordre sous le règne de Salomon; il salue de loin le frère Charlemagne; les maçons anglais du 18e siècle; François 1er, empereur d'Allemagne et protecteur de la franc-maçonnerie; Frédéric II, grand-maître de Prusse et de Brandebourg, et tous les maçons-futurs français, belges, suédois, danois, polonais, italiens, russes, hollandais, etc. Il nomme frère Jésus, son petit-fils, archiviste et secrétaire-général de l'ordre; après quoi tout finit par un repas (comme tout ce qui se fait dans la franc-maçonnerie) qui dure toute la nuit."

Voilà l'origine de la secte, d'après quelques auteurs. L'esprit humain peut-il pousser plus loin la démence ou le délire! Et pourtant c'est avec de pareilles choses, c'est avec des folies aussi ridicules que la franc-maçonnerie, en s'entourant d'un voile sombre et impénétrable, a séduit et perdu tant d'âmes qui auraient pu rendre à la société les plus signalés services et qui, au contraire, en sont devenus les persécuteurs et les destructeurs.

(A continuer.)

BATAILLE DU MANS.

(11 JANVIER 1871.)

Voici un épisode de cette bataille qui fait grand honneur aux zouaves pontificaux.

La division de Paris ne pouvant plus maintenir la position si importante d'Avour, se replie, en désordre, sur le village d'Ivré. La bataille était perdue, si l'on ne réussissait à reprendre aux Prussiens la hauteur où ces derniers étaient déjà fermement établis et retranchés.

En vain, le général Gougeard chercha-t-il à rallier les troupes en désordre pour les ramener à l'assaut.

Alors frémissant de colère, il se retourna vers les zouaves pontificaux qui attendaient, avec impatience le signal du combat: "zouaves pontificaux, en avant, leur cria-t-il, au nom de Dieu et de la Patrie, le salut de l'armée l'exige!"

L'appel est accueilli avec enthousiasme; prompts comme l'éclair, nos braves zouaves s'élançant au premier rang, suivis des gardes mobiles; la petite troupe, précitée du général, se précipite à l'assaut de la colline d'Avour.

Ils gravirent le versant de la colline sous le feu des Prussiens sans prendre le temps d'y répondre. A mesure que les assaillants avançaient, le feu ennemi redoublait et quand ils arrivèrent au sommet, la mêlée devint terrible.

Après des efforts inouis, les zouaves sous la conduite de leur brave commandant de Moncuit, réussirent à s'emparer de la hauteur.

Là, la lutte devint des plus acharnées et pendant plus d'une heure, on combattit corps à corps.

Grâce à la protection du terrain accidenté et de quelques tranchées improvisées derrière lesquelles ils s'étaient retirés, les Prussiens, sans s'exposer, tiraient, à bout portant, sur nos zouaves qui, sans se décourager, se ruèrent sur eux à coups de baïonnettes.

Dans cette lutte glorieuse, grand nombre de zouaves ainsi que plusieurs officiers, perdirent la vie, entre autres les capitaines de Bourg, Belon (1) et Bellevue; ces trois derniers étaient au premier rang et leur mort fut instantanée.

Enfin, à la tombée de la nuit, l'ennemi se retirait de la colline, l'abandonnant aux zouaves dont l'intrépidité avait si bien su les en rendre maîtres.

LA FEDELTA.

VINCENT DE PAUL

LÉGENDE

Monsieur Vincent de Paul, aumônier des galères, Vieux prêtre humble de cœur et de mœurs populaires, Quand il vient à Paris, demeure à l'hôpital Du couvent qu'a fondé madame de Chantal Sa chambre n'a qu'un lit et de dix chaises de paille, Et l'unique tableau pendu sur la muraille Représente la Vierge avec l'Enfant Jésus. Tout entier aux projets pieux qu'il a conçus, Le saint prêtre est toujours en course et se prodigue. Et revient tous les soirs, épuisé de fatigue. Le zèle ne s'est pas un instant refroidi De l'ancien precepteur des enfants de Gondi. Quand il a visité la mansarde indigente, Il s'en va demander l'aumône à la Régente. Il sollicite, il prie, il insiste, emporté Par son infatigable et forte charité, Recevant de la gauche et donnant de la droite. Pourtant il est malade et vieux, et son pied boite, Car, afin d'obtenir la grâce qu'il voulait, Il a traîné six mois la chaîne et le boulet D'un forçat innocent dont il a pris la place. Déjà dans les faubourgs la pauvre populace, Qui connaît bien son nom et qui le voit passer, Le long des murs, alors qu'il vient de ramasser Un nouveau-ne jeté sur la borne et qu'il sauve, Commence à saluer ce bonhomme au front chauve Et le suit en chemin d'un œil reconnaissant.

Mais, ce soir, vers minuit, le bon Monsieur Vincent, Regagnant son logis chez les Visitandines, Au moment où les sœurs sont à chanter matines, Traîne son pied boiteux d'un air découragé. Tout le jour, bien qu'il soit souffrant, qu'il soit âgé, Sous une froide pluie il a couru la ville. Certes, on l'a regu d'une façon civile; Mais il demande trop, même aux meilleurs chrétiens, Pour ses enfants trouvés et ses galériens, Et plus d'un poliment déjà s'en débarrasse. Tout l'argent de la reine est pour le Val-de-Grâce, Et Mazarin, si fort pour dire : " Je promets, " Devient en vieillissant plus ladre que jamais. C'est donc un mauvais jour; mais enfin le pauvre homme Revient, en se disant qu'il va faire un bon somme Et se hâte, parmi la bruine et le vent; Lorsque, arrive devant la porte du couvent, Il aperçoit par terre et couche dans la boue Un gargon d'environ dix ans; il le secoue, L'interroge; l'enfant depuis l'aube est à jeun, N'a ni père, ni mère, est sans asile aucun, Et répond au vieillard d'une voix basse et dure. — Viens, dit Vincent, mettant la clef dans la serrure. Et prenant dans ses bras l'enfant qui le salit, Il monte en sa cellule et le couche en son lit; Puis, songeant qu'à minuit, en janvier, le froid pince, Et que sa courte-pointe est peut-être bien mince, Il ôta son manteau tout froid du vent du Nord Et l'étend sur les pieds du petit qui s'endort.

(1) Un vétéran de Castelfidardo.

Alors, tout grelottant et très-mal à son aise, Le bon Monsieur Vincent s'accouda sur sa chaise Et, devant le tableau pendu contre le mur Il pris.

Mais, soudain, la madone au front pur, Qui parut respirer des clartés éternelles, S'anima. Dans ses yeux aux profondes prunelles, Brillèrent des regards qu'ils n'avaient jamais eus, Et, degageant son cou des bras du doux Jésus Qu'elle tenait d'abord serré sur son épaule, Elle tendit l'enfant à saint Vincent de Paule, Et, d'un accent rempli de céleste bonté, Lui dit :

" Embrasse-le, tu l'as bien mérité. "

F. COPPÉE.

CHRONIQUE RELIGIEUSE.

* *La bonté et la douceur de Pie IX.*—Alors que Pie IX occupait le siège épiscopal d'Imola, au milieu de difficultés nombreuses, il sut se concilier tous les cœurs.

Un seul homme avait résisté; c'était un gonfalonier maire de la ville.

L'épouse de ce magistrat, très chrétienne et dévouée au saint évêque, souffrait cruellement des dispositions haineuses de son mari. Depuis longtemps cette vertueuse femme cherchait un expédient pour calmer cette âme irritée. Elle allait devenir mère. Cette circonstance lui parut ménager par la Providence pour une réconciliation. Si Mgr Mastai, se dit-elle, voulait devenir le parrain de l'enfant que Dieu va nous donner, mon époux reviendrait sans doute de ses préventions; tout dissentiement, toute haine disparaîtrait évidemment devant le lien de parenté contracté par l'Éminence avec notre enfant.

Elle vint donc trouver l'évêque, et lui communiqua ses pensées.

Mgr Mastai la remercia et approuva le projet.

" Oui, dit-il, j'accepte bien volontiers de devenir le parrain de cet enfant de bénédiction. Heureux, à ce titre, de me faire un ami de plus ! "

Mais, hélas, il restait une difficulté. Jamais, dans la disposition d'esprit où il se trouvait, le gonfalonier ne proposerait à l'Éminence de devenir le parrain de son enfant. Il fallait donc que l'évêque prit les devants et fit la demande lui-même. La pauvre dame lui soumit son embarras.

Qu'à cela ne tienne, répondit avec bonté Mgr Mastai, j'irai la demander moi-même.

L'occasion s'offrit le lendemain. On devait tenir à l'évêché un conseil pour l'administration de l'hospice de la ville; le maire ne pouvait manquer d'y assister.

Après la réunion, l'évêque alla droit à lui avec sa bienveillance ordinaire, et comme s'il eût oublié tout ce que le cœur de son ennemi renfermait de fiel et de rancune :

" Cher comte, dit-il, recevez mes félicitations : j'ai vu hier votre épouse, elle est venue me faire part de votre commun bonheur : vous allez bientôt compter un enfant de plus dans votre famille. C'est une grande joie que Dieu vous envoie : j'y m'y associe de grand cœur. À propos, avez-vous choisi un parrain ? "

— Pas encore, répond avec sang-froid le fonctionnaire.

— Tant mieux ! dit aussitôt l'évêque, dont le regard et la parole avaient pris un accent de bienveillance plus délicat; tant mieux ! j'en ai un à vous présenter, — ce parrain — c'est moi.

— Vous ! vous ! jamais, jamais !

Le gonfalonier n'avait pu s'empêcher de laisser échapper cette exclamation; puis, méconnaissant les règles de la plus simple politesse, il avait tourné le dos à l'évêque et s'était éloigné.

Mgr Mastai fut profondément affligé de n'avoir pu réussir à gagner ce cœur ulcéré, mais sa charité lui persuada que tout n'était pas encore perdu : il se promit de revenir à la charge dans une meilleure occasion.

Un mois après, l'évêque d'Imola était devenu Pie IX, et le gonfalonier recevait un billet contenant ces simples mots :

" Vous avez refusé pour parrain l'évêque d'Imola, accepteriez-vous l'évêque de Rome ? "

La réponse ne se fit pas attendre.

Prenant aussitôt la poste, le gonfalonier accourut au Quirinal et se jeta aux pieds du Saint-Père.

Un pareil trait porte avec lui son enseignement.

* *Prière de Pie IX.*—La prière qui suit a été proposée par Pie IX; il l'a récitée, tous les jours aux pieds de la Madone.

" Humblement prosterné à vos pieds sacrés, ô Très-Sainte Vierge Marie, nous confessons que nos nombreux et graves péchés ont armé contre nous le fleau de la justice divine; aussi, pleins de douleur et de repentir et en nous frappant la poitrine, nous recourons avec confiance à vous qui êtes le refuge des pécheurs. Ah! Mère très compatissante, ne nous refusez pas votre secours ! Nous demandons pardon à la divine miséricorde, pardon, ô Seigneur, pour tant de scélératesses que nous avons commises, pardon, pour tant de péchés de

la chrétienté, pardon par les mérites de votre très-précieux sang, pardon par les mérites de votre Très Sainte Mère, de Saint Joseph, son très-chaste époux, notre protecteur dans les agonies, et de tous les saints et saintes du ciel. Paix, Seigneur, paix, vierge très-benigne, entre nous et Dieu, et paix entre les chrétiens. Ainsi soit-il."

Le petit lépreux ou la Légende du Bon Larron. — Amis lecteurs, peut-être ne connaissez-vous pas la légende du Bon Larron ? Nous allons vous la raconter, dans sa naïve simplicité telle qu'une pieuse tradition la rapporte.

La nuit était noire; pas une étoile ne brillait au firmament; et, au dehors, la tempête remplissait le désert de ses rauques mugissements.

— Ouvrez, ouvrez, cria-t-elle.

Dans la chétive demeure, une femme ridée et aux traits durs, se chauffait à la flamme du foyer, tout en jetant de temps en temps un regard désolé vers un bercail où dormait sèvreusement un enfant.

— Ouvrez, ouvrez, répéta la voix du dehors.

— Qui que vous soyez, répondit la vieille femme, sans se déranger, passez votre chemin, cette demeure n'est pas hospitalière.

— Au nom du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, ouvrez.

— Je vous l'ai dit, malheur au voyageur qui entre ici, répliqua la femme en se levant avec humeur.

— Nous mourons, ayez pitié de nous!

— Que demandez-vous, voyageurs insensés? dit-elle.

— Un abri pour mon mari et mon enfant, répondit en s'inclinant une jeune femme, dont la beauté éblouit les regards de la vieille.

— En vous accordant ce que vous me demandez, c'est la mort et la ruine que je vous procure. Car je suis la femme d'un voleur célèbre, et, s'il rentre, je ne pourrai vous dérober à ses coups.

Tandis qu'elle parlait, la porte s'était ouverte entièrement; Joseph, après avoir embrassé son âne, était entré avec Marie, son épouse, et Jésus, l'enfant-Dieu.

La maîtresse du logis jeta une brassée de petit bois sur le foyer. Une flûte vive et chaude emplit la demeure au point d'air de joie et de fête. Dans son bercail, l'enfant maigre s'éveilla et se souleva à moitié oubliant ses douleurs pour sourire au petit Jésus.

— Je ne sais qui vous êtes, interrogea la femme du voleur, mais depuis que vous êtes sous notre toit, je me sens gaie et heureuse, et mon fils partage mon bonheur.

Les ténèbres au dehors devenaient plus profondes, la tempête ne cessait de hurler, et la maisonnette tremblait sous ses redoutables attaques.

— Toc! toc!

— Qui est là?

— Femme, ouvre vite.

— Ciel, c'est mon mari! Où vous cacher? fit la vieille femme désolée.

Marie se leva, lui donna son petit enfant et ouvrit la porte. Le bandit entra brusquement, ruisselant d'eau et chargé de rapines.

A l'aspect de Marie, il recula d'un pas et jeta sur sa femme un regard chargé de colère.

— Ce sont de pauvres voyageurs qu'a surpris l'orage. Je les ai abrités, pensant qu'il nous porterait bonheur.

Le visage rébarbatif du voleur s'éclaira d'un sourire, il ferma la porte en disant:

— Qu'ils soient les bienvenus!

Et, sans plus rien ajouter, il déposa en un coin son butin, secoua ses vêtements mouillés et se rapprocha du foyer où pétillait la flamme joyeuse.

— Femme, demanda-t-il, n'avons-nous rien à manger?

— Nous avons encore du pain, des fruits et un quartier de chevreau.

Et comme elle voulait rendre à Marie son fils pour apprêter les mets annoncés.

— Non, dit Marie, c'est moi qui servirai.

Tous mangèrent, et la femme du voleur resta seule avec Jésus et son fils auprès du feu. Mais elle ne le regrettait pas, car jamais son cœur n'avait tressailli de tant de bonheur.

Ayant apaisé sa faim, le bandit se rapprocha du foyer. Un ride blâssa son front.

— Ah! dit-il à Joseph, si mon fils ressemblait au vôtre!

— Il est donc malade? interrogea l'époux de Marie qui remarque seulement les hideuses plaies dont l'enfant est couvert.

— Malade d'une horrible maladie, soupira le père; il est lépreux. Cette révélation fut suivie d'un silence long et pénible.

La femme du voleur fondit en larmes.

— Dieu punit l'enfant des crimes des parents, fit-elle parmi ses sanglots.

Le voleur regarda sa femme; mais son regard n'avait point la dureté du reproche et de la colère; plutôt, il exprimait le regret et l'inquiétude.

— Dieu ouvre ses bras au pécheur repentant, dit Marie, et change ses larmes en joie.

Et, reprenant son fils sur ses genoux, elle continua:

— Voilà que le jour vient et que l'orage s'en va. Donnez-moi un peu d'eau pour laver mon enfant, puis nous partirons.

— Pas encore, dit le voleur qui voyait avec regret s'éloigner les ombres des hôtes de la nuit.

— Nous avons un long chemin devant nous, répondit Joseph.

— Où allez-vous donc?

— Malheureux exilés, nous allons chercher une patrie en Égypte; mais nous reviendrons.

— A votre retour, n'oubliez point ma demeure que vous avez empli de lumière et de joie.

Joseph et le bandit quittèrent leurs escabaux près du foyer et sortirent.

Le vent était redevenu doux comme une cavale domptée; les nuages se repliaient vers l'horizon et la nature se réveillait fraîche et rajeunie.

— Partons, dit Joseph.

— Lavez votre fils dans l'eau où je viens de laver le mien, dit Marie, qui embrassa la vieille femme et s'éloigna avec son époux.

Tant que le bandit et sa femme purent les apercevoir, ils suivirent des yeux les voyageurs.

Ne les voyant plus, ils soupirent comme des gens qui perdent un membre cheri de la famille.

Entre eux leur enfant se tenait debout, et il se prit à pleurer.

— Viens, lui dit sa mère, je vais te laver dans l'eau où s'est lavé le petit de cette étrangère.

— A quoi bon? dit le père en haussant les épaules.

— Mais elle ne l'écoula point, et quand le petit lépreux eut touché l'eau, il se trouva guéri. Car le bon Dieu ne laisse jamais un bienfait sans récompense.

Plus tard, le petit lépreux mourait repentant près de Jésus crucifié. On le nomme le Bon-Larron.

NOUVELLES DE ROME

— **Prosperité à Rome.** — Un concours a été ouvert à Rome pour les opérations du recensement général. Les candidats sont examinés par une commission composée des gros bonnets du bureau de la statistique! Leur nombre s'élève à 1,400! Prodigieux!

Ce concours nous donne une idée de la situation économique des habitants de la ville éternelle. Il ne s'agit, somme toute, n'est-ce pas, que d'un emploi provisoire, temporaire, rétribué à raison de 4 francs par jour; eh bien, le besoin d'argent est tel que d'après le *Journal de Rome* parmi les candidats on remarque un grand nombre d'avocats, de médecins et d'ingénieurs, sans compter les employés de l'Etat qui demandent ce supplément de travail, nous dirions presque en suppliant.

Il valait bien la peine d'obtenir le diplôme d'avocat, de médecin ou d'ingénieur pour travailler ensuite au dépeuplement des feuilles de recensement, et cela pendant 7 heures par jour, pour 4 francs. Le plus modeste ouvrier gagne plus, que cela!

Et puis, on nous dira que Rome prospère!!!

— **Promotions aux gardes nobles du Vatican.** — Le lieutenant commandeur Sebastiano Cecca ayant accompli ses trente ans de service, a demandé et obtenu sa mise à la retraite.

Cette retraite a donné lieu aux promotions suivantes dans le corps des gardes nobles:

Le marquis Camillo Castiglioni est promu au grade de lieutenant;

Le commandeur Augusto Cencelli, exempt adjudant-major, passe sous-lieutenant;

Le comte Achille Salimei, cadet, est nommé exempt;

Le comte Alphonse de Salis est nommé cadet.

— On lit dans le *Journal de Rome*:

Parmi les questions annoncées pour la séance du 4, courant il en est deux précisément qui ont pour objet de constater l'observation des décrets d'Urban VIII sur le *non cultu* relativement au vén. André Hubert Fournel, prêtre de Poitiers, fondateur de la Congrégation des filles de la Croix, vulgairement désignée sous le nom des sœurs de Saint André, et à la vén. Marguerite Bourgeois, fondatrice de la Congrégation des sœurs de Notre-Dame de Montréal, en Canada. Les causes de ces deux serviteurs de Dieu sont introduites régulièrement en Cour de Rome et l'un des préliminaires de la procédure en usage consiste à examiner si les Vénérables dont on propose la béatification n'ont pas été prématurément l'objet d'un culte public.

Noms des personnes qui ont répondu à l'appel du Bureau de Régie pour l'entretien de la lampe du sanctuaire placée par les sœurs en ex voto dans l'Eglise de Notre-Dame du Bonsecours, à Montréal.

Montant mentionné dans le dernier numéro, \$8.00

Messieurs J. E. CHAGNON 1.00

J. MCKENZIE 1.00

A. C. GUILBAULT 1.00

Nous prions nos anciens camarades de ne pas oublier l'appel que nous leur avons fait dans le numéro du *Bulletin* de Décembre dernier.

Décès

A Montréal, le 23 mars courant, à l'âge de 7 ans et 7 mois, Marie Jeanne Hélène Claire, enfant de M. Edwin Hurtubise, Trésorier de l'Union Allet.